

« "ANALYSE CRITIQUE ET FÉMINISMES MATÉRIALISTES", *CAHIERS DU Genre*, HORS-SÉRIE 2016, COORDONNÉ PAR ANNIE BIDET-MORDREL, ELSA GALERAND ET DANIELLE KERGOAT »

Noémi Michel

Le matérialisme fait l'objet d'une actualité éditoriale très riche¹ à laquelle participe le hors-série 2016 des *Cahiers du Genre* intitulé « Analyse critique et féminismes matérialistes », et coordonné par Annie Bidet-Mordrel, Elsa Galerand et Danièle Kergoat. Ces dernières ont regroupé huit contributions² de deux types : les unes sont issues de travaux contemporains, les autres constituent des traductions d'articles « classiques » anglo-américains. Toutes participent à penser les usages de l'expression « féminisme matérialiste [...] afin de mettre en perspective leurs tensions, généalogies, apports, développements et renouvellements » (p. 9).

Les coordinatrices partent du constat qu'il est aujourd'hui peu aisé de cerner de quoi le féminisme matérialiste est *devenu* le nom. Au singulier, le féminisme matérialiste reste le plus souvent associé aux travaux initiés dans les années 1970 par Christine Delphy, Nicole-Claude Mathieu, Colette Guillaumin, Paola Tabet et Monique Wittig. Au pluriel, selon les coordinatrices du numéro, les féminismes matérialistes renvoient à une « multiplicité de démarches », à savoir : « l'ensemble des analyses qui empruntent des outils de cadrage marxien pour penser le genre et son intrication aux autres rapports sociaux » (p. 6). Cette pluralisation s'explique autant par les développements internes au féminisme, notamment suite au tournant culturel et à la montée en puissance des approches *queer* et poststructuralistes, que par les débats menés au sein des matérialismes en général, en particulier autour des liens entre l'économie et l'idéologie. Optant pour la formule au pluriel, les coordinatrices se donnent pour but d'explorer les « tensions » qui marquent la constellation des féminismes matérialistes. Elles se situent elles-mêmes dans le sillage du féminisme matérialiste *au singulier*, celui qui s'attache à la « théorisation des rapports sociaux de sexe en tant que rapports de production, d'exploitation et d'appropriation irréductible au capital » ainsi qu'« aux différentes formes d'expropriation des désirs et de la sexualité » (p. 9).

Plusieurs contributions permettent de saisir les débats qui animent les féministes, que ce soit entre elles ou face aux marxistes orthodoxes qu'elles s'accordent toutes à qualifier de réductionnistes et d'androcentrés. La traduction du texte de Sylvia Walby, publié en 1992, s'appréhende comme le témoin d'une ligne de tension majeure entre les féminismes que l'auteure étiquette comme relevant du « postmodernisme » et ceux qui sont plus proches du marxisme. L'apport des premiers est d'avoir déconstruit les théories globalisantes, mais l'auteure leur reproche d'aller trop loin dans la fragmentation des catégories. D'après elle, les féministes postmodernes accordent trop d'importance aux notions de discours et de différences au détriment des

¹ En témoignent le présent numéro de *Comment S'en Sortir ?* ou encore la parution récente de *Matérialismes, culture et communication, Tome 2 : Cultural Studies, théories féministes et décoloniales* (Cervulle, Quemener, Vörös 2016)

² Le numéro contient deux varia qui ne sont pas pris en compte dans la présente recension.

structures et des inégalités, ce qui « revient à sous-estimer les assises du pouvoir et conduit à un empirisme pur et simple » (p. 54). Walby plaide plutôt pour une théorie de la complexité sociale qui combine les facteurs explicatifs structurels des inégalités (le patriarcat, le racisme, le capitalisme) tout en évitant l'écueil marxiste du réductionnisme de classe. Or, si l'on se réfère à l'article de Maxime Cervulle publié dans le même dossier, la position de Walby provient moins d'une animosité entre postmodernistes et matérialistes que d'un conflit de « définition du matérialisme au sein des théories féministes » (p. 31). Cervulle « invite à ne pas se satisfaire des frontières internes qui cloisonnent parfois les 'courants' » au sein du champ théorique féministe international (p. 47). Pour ce faire, il revisite deux controverses qui ont structuré les oppositions entre les féminismes matérialistes français, britanniques et étasunien : le débat opposant Michèle Barrett et Mary McIntosh à Christine Delphy à la fin des années 1970 autour du degré d'autonomie du travail domestique et de la dimension idéologique de l'oppression des femmes et celui, une décennie plus tard, nourri par les critiques de Delphy à l'égard de l'évacuation de la détermination économique du genre par Judith Butler. Ces débats, Cervulle les réinscrit dans leurs contextes culturels de production, eux-mêmes traversés par une série d'antagonismes. Il montre ainsi avec précision comment ces débats renvoient à des compréhensions divergentes du matérialisme, nourries autant par les féministes attentives à la culture et aux subjectivités que par celles qui se focalisent sur les facteurs structurels et les rapports sociaux.

Deux contributions se penchent en détail sur les discussions autour de l'imbrication du genre, de la sexualité, de la classe et de la race. Danielle Juteau propose de complexifier la généalogie de la préoccupation pour l'intersectionnalité. Cette dernière a « pris son envol » à partir de la critique des féminismes noirs à l'égard du solipsisme blanc « dans des contextes moins marxisants, comme aux États-Unis » (p. 134-135). Mais cette préoccupation se retrouve également sous une forme « protothéorique » (p. 133) parmi les féministes matérialistes francophones soucieuses des « interconnexions » entre les différents rapports sociaux. Pour défendre un « paradigme féministe matérialiste de l'intersectionnalité », Juteau cherche à montrer que l'approche matérialiste explique mieux la violence à l'égard des femmes que ces dernières soient autochtones de classe inférieure ou blanches de classe moyenne. Cette démonstration aurait bénéficié d'un engagement plus précis avec les travaux des féministes postcoloniales. Comme l'a montré Chandra Mohanty (1984), les féministes postcoloniales ne nient pas l'importance des rapports sociaux de sexe, mais s'interdisent de faire démarrer leur analyse à partir de la catégorie homogène « femme » afin de ne pas tomber dans l'écueil d'une interprétation sur-déterminée. Or, un tel écueil sous-tend, implicitement, les reproches de Juteau à l'égard des féministes postcoloniales. En les accusant de ne pas assez problématiser la catégorie 'femme' et d'occulter les rapports de sexe, Juteau semble s'appuyer sur une définition fixe et universalisante des rapports de sexe qui ignore la variabilité contextuelle de leurs histoires, formes et significations. En contrepoint, le dossier comprend la traduction d'un texte initialement paru en 1990 de la figure importante du *Black feminism*, Patricia Hill Collins, qui examine non seulement comment la sexualité opère au sein de multiples systèmes d'oppressions (race, classe, genre, hétérosexisme, nation), mais aussi comment elle facilite les intersectionnalités entre ces systèmes dans le cadre de la régulation du corps des femmes noires. Son approche intègre la dimension symbolique de l'oppression. Hill Collins propose une généalogie des images normatives sexualisées et racialisées qui remonte à l'esclavage et décline leurs effets de violence et de réduction au silence.

Alors qu'il s'annonce comme « centré sur les féminismes matérialistes », au fil de la lecture, ce hors-série se révèle davantage focalisé sur la pensée féministe matérialiste au singulier. En effet, la plupart des contributions se concentrent sur les apports, la variété interne et les possibles prolongements de cette pensée. Elles proposent

des définitions claires et synthétiques de ses concepts et de ses modes d'analyse. La spécificité de la « sociologie des rapports sociaux de sexe » et de sa relation au féminisme matérialiste est ainsi éclairée par Xavier Dunezat. Cette sociologie se donne un double objet : les rapports sociaux de sexe et l'articulation des rapports sociaux entre eux. D'après Dunezat, elle a permis d'affiner l'analyse des catégories principales du matérialisme telles que le travail, le patriarcat ou encore l'émancipation. L'article de Jules Falquet, quant à lui, met en lumière la thèse de l'appropriation sociale des femmes par le mariage et le « sexage », le concept de « corps-machine-à-force-de-travail » (Guillaumin) ou encore la critique de la pensée *straight* (Wittig). Il rend également compte de la pensée décoloniale des féministes et lesbiennes d'Abya Yala, ancrées dans les espaces caribéens et latino-américains, qui analysent la structuration historique et l'organisation mondiale des rapports de race, de classe et de sexe, ainsi que leurs imbrications. Au croisement de ces deux traditions, Falquet propose de renouveler la grammaire féministe matérialiste en forgeant notamment le concept de « combinatoire *straight* » défini comme « analyseur-clé de la production et de l'échange des personnes et comme nœud de l'imbrication [diachronique et synchronique] des rapports sociaux » (p. 75).

Enfin, la plupart des contributions nous informent sur les horizons émancipatoires que dessine(nt) le(s) féminisme(s) matérialiste(s). Le texte d'Evelyn Nakano Glenn, publié originellement en 2000, formule les objectifs d'une « société du *care* » : premièrement, repenser la citoyenneté sociale en instaurant un droit au *care* porté par une responsabilité publique et collective ; deuxièmement, élargir la définition de la famille, principale pourvoyeuse du *care*, tout en garantissant l'accès à un *care* public ; et troisièmement, revoir tous les paramètres qui conditionnent l'économie marchande du *care*. Ces changements dépendent selon elle d'une redéfinition radicale de la société « comme un ensemble d'individus interdépendants qui ne seraient, en réalité, que partiellement autonomes » (p. 222). De son côté Alexis Cukier appelle à une redéfinition radicale du travail : l'« invention d'un travail féministe, postcapitaliste et démocratique » (p. 169). Dans une perspective féministe matérialiste, cette invention s'appuie sur une compréhension extensive et politique du travail compris « comme production du vivre en société » (p. 154).

En conclusion, le hors-série 2016 des *Cahiers du Genre* se lit comme un *arrêt sur image* : il met en lumière un certain nombre de débats, de renouvellements conceptuels et analytiques, ou encore de projections politiques qui circulent – s'entrechoquent parfois – dans la constellation des féminismes matérialistes. A l'instar de toute prise de vue, il est produit à partir d'une posture qui privilégie tout de même le féministe matérialiste au singulier et qui tend à se construire *contre* les féminismes dits poststructuralistes ou *queer*. Néanmoins, parce qu'il intègre des contributions qui complexifient l'opposition matérialisme/poststructuralisme, ce hors-série offre des pistes pour penser ces deux modes critiques comme des nœuds distincts, certes, mais bien reliés et non divisés par une césure incommensurable.

Bibliographie :

CERVILLE Maxime, QUEMENER Nelly, VÖRÖS Florian (dir.), *Matérialismes, culture & communication. Tome 2. Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*, Paris, Presses des Mines, 2016.

MOHANTY Chandra Talpade, *Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses*, *Boundary 2*, vol. 12, n° 3, 1984, p. 333-358.

À propos de l'auteure

Noémi Michel est Maître-Assistante et chercheure PostDoc en théorie politique à l'Université de Genève. Elle est également co-fondatrice et coordinatrice du groupe de recherche « Penser la différence raciale et postcoloniale » ([PostCit](#), Institut d'études de la citoyenneté, Université de Genève). Ses enseignements et ses recherches portent sur les politiques de l'égalité et des différences – notamment sur le racisme et l'antiracisme – et privilégient les approches critiques de la « race » et de la postcolonialité ainsi que les théories féministes.

Pour citer cet article

MICHEL Noémi., « “Analyse critique et féminismes matérialistes”, *Cahiers du Genre*, hors-série 2016, coordonné par Annie Bidet-Mordrel, Elsa Galerand et Danièle Kergoat », *Comment S'en Sortir ?*, n° 4, printemps 2017, p. 134-137.